

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } " " 14 " six mois.
 } " " 7 50 " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 30, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

26 mars 1863.

Les bruits relatifs à une entente des cours de Paris, Vienne et Londres au sujet des affaires de Pologne, sont de plus en plus consistants. On insisterait auprès de l'Empereur de Russie : 1° sur la nécessité d'une amnistie complète et générale ; 2° sur la promulgation d'une constitution polonaise d'après les bases de 1815 ; sur les convocations d'une diète polonaise dont les membres seraient nommés par les habitants de chaque district.

Quant aux incidents de la guerre, les nouvelles sont contradictoires. Un fait qui demeure positif, c'est que loin d'avoir été étouffé par l'échec de Langiewicz, l'insurrection persiste, se propage même dans des localités où elle n'avait pas pénétré jusqu'à présent.

La séance du Sénat a été consacrée hier à la lecture du rapport de M. Charles Dupin sur l'Algérie, et à la délibération sur les crédits supplémentaires de 1862. Après des observations critiques de M. le marquis d'Audiffret et des explications concluantes de M. Fould, l'Assemblée a sanctionné le vote du Corps législatif.

La France annonce en tête de sa première page « que M. le prince de Metternich, ambassadeur de S. M. l'Empereur d'Autriche, a rapporté de Vienne des assurances de nature à autoriser les espérances sérieuses qui s'attachent à une solution équitable de la question polonaise. »

Cette attitude du cabinet de Vienne, ajoute la France, facilite singulièrement les combinaisons qui doivent amener l'entente de l'Europe. Aussi ne devons-nous pas nous étonner de voir apparaître déjà la perspective d'un Congrès, qui réunirait toutes les puissances signataires du traité de Vienne. C'est-à-dire : l'Autriche, l'Angleterre, la France, le Portugal, la Prusse, la Russie et la Suède.

Le Journal de Saint-Petersbourg du 24 mars annonce que l'ambassadeur d'Autriche, M. le comte de Thun, a présenté

samedi les lettres qui le rappellent de son poste.

Une proclamation adressée au peuple russe par un comité de Moscou, représente aux soldats qu'ils couvriraient le nom russe d'une honte éternelle en se montrant des sbires serviles, en combattant une insurrection provoquée par des cruautés inouïes et par des actes arbitraires.

Voici ce que dit cette proclamation :

« Les Polonais ont juré de ne point déposer les armes jusqu'à ce qu'il aient atteint leur but ou qu'il ne reste plus debout un seul d'entre eux. Cependant, leur est-il donc plus facile qu'à nous d'obtenir la liberté ? Si cela leur est plus facile, c'est parce qu'ils sont tous pénétrés d'un profond patriotisme, et qu'ils ont opéré déjà tant de miracles de courage et d'héroïsme, qu'ils nous ont forcés de les admirer et de nous prosterner devant eux ; c'est parce qu'ayant écrit sur leur bannière : « Pour notre liberté et pour la vôtre, » en agissant ainsi pour eux-mêmes, ils agissent également pour le propre bien de tous ceux qui aiment et qui veulent la liberté en Russie ; c'est principalement parce que la sympathie de toute l'Europe les accompagne et les soutient dans leur juste entreprise. »

J. REBOUX.

Pologne.

La France, après s'être livrée à l'examen des divers engagements qui ont eu lieu entre les Russes et les insurgés, ajoute :

« Les Russes, instruits par l'exemple, ont cessé de combattre pendant huit jours ; puis, employant les chemins de fer et tous les moyens de transport qu'ils ont pu réunir, il ont concentré 30,000 hommes autour de Langiewicz et formé un cercle qui, en se resserrant peu à peu sur lui, l'a obligé d'accepter le combat dans des conditions très défavorables, puisque les Russes étaient trois fois plus nombreux que lui et avaient à leur disposition une artillerie puissante. On sait le reste. »

Le Czas a reçu de Cracovie une correspondance ainsi conçue :

« Hier matin, un détachement russe,

composé de deux bataillons du régiment de Smolensks, de cosaques et de dragons, envahit le village de Giebuttow, propriété M. Ladislas Bielski, et situé à un mille au nord-ouest de Miechow. Ce détachement était commandé par un colonel ; il pénétra dans le château, où se trouvaient le propriétaire, ses gens et plusieurs personnes du voisinage. Il n'y avait pas un seul insurgé. Les soldats arrachèrent douze personnes du château et les conduisirent plus avant dans le village. Là eut lieu une scène atroce : ces douze personnes furent frappées à coups de crosse et percées à coups de baïonnettes et de lances. Trois furent tuées sur-le-champ, entre autres M. Severin Mieszkowski, les neuf autres personnes ont été grièvement blessées, entre autres M. Wiestolowski, qui vient d'être amené à Cracovie pour y être soigné. M. Kalarzinski, employé de Miechow, qui, après l'incendie de cette ville, avait cherché un refuge à Giebuttow, vient d'arriver aussi dans notre ville, affreusement maltraité. A l'exception de cinq personnes qui, quoiqu'échappées, parvinrent à s'enfuir, les Russes ont complètement dépouillé morts et blessés. Un officier russe nommé Lacroix resta spectateur muet pendant tout le temps que dura le meurtre.

« Les soldats pénétrèrent dans le château et commencèrent à le piller. Mais un détachement polonais s'étant montré dans les environs, les Russes abandonnèrent le pillage et se retirèrent en toute hâte. Les premiers soins furent donnés par les Polonais aux blessés que l'on conduisit à Cracovie.

« Presque au même instant, une scène analogue se passait non loin de ce même village. M. Louis Finkenstone, sujet anglais, muni d'un passeport, délivré le 27 mars 1862, par lord Russell, se rendit le 14 courant dans le district de Miechow pour y faire un achat de blé. Arrêté dans le village de Carko par un détachement russe, il fut conduit devant le commandant. Après avoir montré son passeport anglais qui était en règle, il fut soumis à une stricte perquisition qui n'amena la découverte d'aucun objet suspect.

« Le major russe devant lequel il avait été conduit, lui dit qu'il n'avait rien à craindre, mais que, pour plus ample explication, il serait amené devant le prince Szachowskoi, commandant de toutes les troupes des environs. M. Finkenstone passa toute la nuit dans un briska ; un soldat avait été placé près de lui par l'officier pour le protéger contre les massacres des Russes. Pendant la nuit plusieurs blessés et plusieurs personnes arrêtées furent amenés près de la voiture où se

trouvait le sujet anglais. Le lendemain matin, 4 mars, grand tumulte parmi les Russes ; un détachement polonais vint à paraître. Un bataillon russe commandé par le major tint tête aux insurgés pendant un certain temps, l'autre bataillon, qui était resté inactif, cria qu'il fallait massacrer les prisonniers. L'officier, le pistolet au poing, s'opposa à l'exécution de ce projet, mais menaçait lui-même de mort par ses propres soldats, il dut céder. Plusieurs prisonniers furent tués immédiatement. M. Finkenstone reçut vingt-six coups de baïonnette. Il fut complètement dépouillé, on lui enleva ses bijoux et 5,800 roubles.

Ainsi maltraité, M. Finkenstone, pour sauver sa vie fit le mort. Un soldat, voulant se convaincre qu'il avait cessé d'exister, lui assena avec violence un coup de crosse sur la tête ; l'Anglais ne broncha pas, c'est ce qui le sauva. Les Polonais, maîtres du terrain, relevèrent M. Finkenstone et le soignèrent ; sur sa demande, le dictateur le fit porter à Cracovie, d'où il a porté plainte à son ambassadeur à Vienne. »

On lit dans le Czas du 21 mars :

« Dans la nuit du 17 au 18, le général Langiewicz a réuni dans son camp de Welka un conseil de guerre qui aurait été appelé à se prononcer sur l'opportunité de renoncer aux combats réguliers et de recommencer la guerre de partisans. Le conseil aurait résolu de partager le corps de combattants en quatre colonnes qui devaient se mettre en marche dans une direction différente. Cette répartition du corps de Langiewicz aurait été nécessaire encore par le manque de vivres ; les soldats polonais ne subsistaient jusqu'à présent qu'à l'aide des ressources que le pays voulait bien leur procurer.

« Le dictateur prit, dit-on, le commandement d'une des quatre colonnes et se mit en marche pour gagner un autre territoire. Mais une autre colonne, soit qu'elle n'eût pas compris le nouveau plan de campagne, soit qu'elle fut poussée par les forces supérieures de l'ennemi, se retira sur la ville d'Opatowice ; une partie de cette colonne traversa la Vistule et entra en Galicie, le reste du corps campa à Wisliza. C'est à ce moment que les amis des Russes ont fait jouer le télégraphe pour annoncer à toute l'Europe la défaite complète du corps de Langiewicz. Cette nouvelle est dénuée de toute espèce de fondement. »

Lorsque la petite ville de Siaszow fut

prise, il y a quelque jours, par les Russes après un combat acharné, elle fut livrée au pillage. Mais, dit la Gazette de Königsberg, les soldats reçurent l'ordre de ne piller que dans les maisons des habitants chrétiens, les juifs, demeurant dans un quartier séparé, n'ayant pris aucune part à la révolte. Lorsque le pillage fut consommé, les Israélites achetèrent pour la somme de 500 roubles (2,000 fr.) le butin entier et le rendirent après le départ des Russes à leurs concitoyens chrétiens, refusant toute gratification et la restitution de la somme qu'ils avaient déboursée.

Autriche.

On écrit de Vienne, 22 mars :

« D'après les rapports les plus récents transmis au gouvernement par les autorités militaires de Lemberg et de Cracovie, le nombre de jeunes gens armés, mais exténués de fatigues et de privations qui sont déjà venus chercher un asile en Autriche s'élevait déjà à plus de 3,000. On est autorisé à croire que ce chiffre s'accroîtra sous peu de jours considérablement, aussi les autorités civiles et militaires multiplient-elles les mesures de précaution et de sécurité dans toutes les villes et communes de la Galicie voisines des frontières. Il va sans dire que les insurgés sont immédiatement désarmés à leur entrée sur le territoire autrichien. Le général Langiewicz lui-même, a dû rendre son épée au commandant autrichien du district où cet héroïque partisan a été contraint de se réfugier.

« Les villes de Cracovie et de Lemberg sont tellement encombrées de Polonais fugitifs, que, par moment, il devient impossible de leur assigner un gîte convenable et de leur assurer la nourriture et les soins que réclament leur déplorable état. On ne peut trop louer, à cet égard, les sentiments de philanthropie et de générosité que témoignent aux réfugiés les habitants de ces deux villes sans distinction de caste et de religion. »

Grèce.

Des nouvelles d'Athènes annoncent une nouvelle candidature au trône de Grèce. C'est celle du prince Guillaume, deuxième fils du prince Christian, héritier de la couronne de Danemark.

Cette candidature paraît être bien accueillie à Athènes. La famille royale du Danemark, de race antique, est entourée de respect.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 27 MARS 1863.

N° 55.

LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XLIV. (Suite).

« Bonsoir, père Klinting ! » dit Gothard d'une voix à demi-étouffée par l'émotion. Le vieillard se retourna.

« Ah ! c'est vous, monsieur Bundler ! Merci, merci mille fois d'être revenu me voir ; je suis si seul ! si abandonné ! Tenez, voilà sa guitare dans le coin du sofa, là où elle la mettait d'ordinaire. Ici est sa table à ouvrage ; là ses livres. C'est une jouissance mêlée de tristesse, mais néanmoins une jouissance. de voir tout dans le même état que si elle allait paraître d'un moment à l'autre.

Saisi d'attendrissement, Gothard lui serra la main ; leurs larmes et leur douleur avaient la même source.

Gothard passa quinze jours chez Klinting et goûta souvent la douloureuse consolation de visiter la tombe d'Edith et de déposer des baisers brûlants sur la croix glacée qui marquait le lieu de sa sépul-

ture. Quand approcha le moment de son départ, il s'efforça de persuader Klinting de vendre Skogeborg et d'aller vivre auprès de lui. « Nous avons tous les deux besoin de société, disait-il, et nous nous consolons mutuellement. »

Mais le vieillard refusa de quitter le lieu cher où reposait sa nièce ; il voulait être enterré auprès d'elle après avoir passé à Skogeborg le peu de jours qu'il lui restait à vivre. Il remercia chaleureusement Gothard de son offre généreuse, et l'heure des adieux les remplit l'un et l'autre d'une profonde tristesse.

Six mois après, le vœu du vieillard était accompli. Sauf quelques petits legs à des veuves et des orphelins pauvres, il laissa toute sa fortune, divisée en deux parts égales, à Hermann et à Gothard, en souvenir de l'amitié qu'il avait conçue pour eux.

Au mois de janvier 1834, Gothard Bundler fut élu à l'unanimité bourgmestre de sa ville natale. Reconnaisant de la confiance de ses concitoyens, il s'appliqua avec zèle et vigueur à ses nouveaux devoirs, et ses efforts infatigables pour servir les intérêts de la ville, le grand nombre d'utilités institutions dont elle fut redevable à la sensibilité de son cœur et à l'entraînant vivacité de son éloquence, prouvèrent qu'il était à la hauteur de ses importantes fonctions.

Quand les frères de lait avaient rempli leur journée par un travail actif et s'étaient consacrés, l'un à son emploi, l'autre à secourir et à consoler les malades, ils se réunissaient le soir chez Hermann ou chez le docteur Bundler. C'était le moment de la joie, des cordiales fêtes de famille, et parfois quelques amis venaient encore accroître et animer leur cercle.

Le printemps se passa, puis vint l'été, amenant le choléra, et conséquemment beaucoup d'occupations pour nos amis ; du reste, la ville de M... en fut quitte à bon marché. et ses habitants souffrirent bien moins de l'épidémie elle-même que du chagrin de recevoir sans cesse du dehors des nouvelles désolantes.

« Encore une lettre de mort ! Mon Dieu, d'où peut-elle venir ? » s'écria un jour le docteur Bundler en s'efforçant de reconnaître l'écriture de l'adresse d'une missive cachetée de noir.

Gothard entra au même instant.

« Cette écriture ne m'est pas inconnue, lui dit son père. et à toi, Gothard ?

« Grand Dieu ! c'est une lettre de Forshalla, c'est la main de Lidner ! »

Et Gothard devint d'une pâleur mortelle ; la crainte d'avoir perdu le digne Thorsen, son excellent ami, son second père, lui remplissait le cœur d'une horrible anxiété.

Le docteur mit ses lunettes et rompit le cachet d'une main tremblante ; mais à peine eut-il jeté un coup d'œil sur la lettre qu'il respira comme un homme soulagé d'un grand poids, et qu'un sentiment alors bien rare, un sentiment de joie s'empara de lui.

La lettre était du bailli lui-même et ainsi conçue :

« Mon cher et vieil ami !
Je n'observerai point les formes usitées — chose assez indifférente dans ces tristes moments où l'on s'affranchit de toute étiquette — pour l'annoncer que mon gendre, monsieur le gentilhomme de la chambre Frédéric-Guillaume Westelli, est mort du choléra à B..., en se rendant de Stockholm à Forshalla. Bien que ma

pauvre Hortense lui ait servi de garde-malade, elle a été heureusement épargnée et elle se trouve, grâce à Dieu ! auprès de ses parents. Tu sais, frère, que j'ai toujours été incapable de feindre ; je dis donc : Dieu soit loué ! il fait ce qu'il juge le meilleur ! Westelli avait une terreur panique du choléra ; dès que l'épidémie éclata à Stockholm, il s'empressa de fuir cette ville, croyant qu'à la campagne il serait à l'abri de l'air empesté. Mais à peine fut-il à moitié chemin que cet ennemi tant redouté l'atteignit.

« Ma femme et la jeune veuve soupirent à qui mieux mieux. Nous savons bien qu'Hortense n'aimait pas son mari ; mais elle était une épouse douce et raisonnable, et d'ailleurs on ne peut nier l'empire de l'habitude. Aussi ont-ils fait assez bon ménage, comme on dit. Pendant sa dernière visite à Forshalla, elle a éprouvé plus d'un désagrément à cause de lui. Femme mariée, c'était son devoir de se ranger plutôt du côté de son mari que du côté de son père. Qu'elle le pleure quelque temps, je n'y vois point de mal. Cette mort subite a impressionné son cœur trop sensible ; mais le temps guérira ses regrets, qui ne doivent pas, d'ailleurs, être bien profonds. Puisque feu le gentilhomme de la chambre dort maintenant du plus doux sommeil, il nous est permis de compter qu'avec l'aide de Dieu nous pourrions reprendre nos anciennes espérances, quand il en sera temps, bien entendu. Hortense passera son année de deuil à Forshalla.

Mes salutations affectueuses à toute ta famille.

Ton vieux Thorsen.

Il va de soi que cette lettre, malgré son

cachet noir, ne fut pas considérée par la famille Bundler comme un message de deuil. Néanmoins on évita par la suite d'y faire allusion. chacun s'apercevant sans peine que Gothard n'aurait point à entendre aborder ce sujet.

La correspondance entre Bundler et Thorsen continua comme par le passé ; mais des semaines, des mois s'écoulèrent enfin l'année de deuil fut entière, et Gothard ne parlait point d'entreprendre un voyage. Tous les siens avaient trop de délicatesse pour lui faire la moindre question ; on se contentait de s'étonner ; on n'y comprenait rien. Hermann seul répétait toujours :

« Laissez-le faire ; il saura bien prendre une résolution de lui-même. »

Cependant, Gothard, calme et sérieux, s'adonnait à ses devoirs, et paraissait plus occupé des affaires de la ville que des siennes propres. En réalité pourtant, il songeait beaucoup à ces dernières, mais avec sangfroid et en se plaçant à un tout autre point de vue que par le passé. Ce n'était plus cet esprit bouillant, impétueux, qui édit tente l'impossible pour satisfaire son égoïsme, sans se laisser arrêter par aucun scrupule. Non, il ne nourrissait plus qu'un désir profond, mais paisible, de jouir enfin du seul bonheur domestique qu'il lui fut encore permis, d'un bonheur non pas immense, non pas sans limites, mais assez grand, néanmoins, pour remplir la place restée vide dans son cœur, qui y aspirait ardemment.

Hortense pourra-t-elle le lui donner, ce bonheur, après avoir été la femme d'un autre ? Aimera-t-elle avec autant de tendresse, de dévouement, d'indulgence et de patience qu'autrefois ? Un homme rencontre sur la route de la vie tant de pier-